

relevées çà et là par des acclamations confuses, puis retombant aussitôt sous le dégoût de la multitude qui les traitait avec horreur ou mépris à la voix d'un bon citoyen.

XV.

Un certain nombre de mécontents appartenait au parti des combattants de la *réforme*; ces républicains plus exaltés s'étonnaient que les noms des écrivains ou des hommes d'action de ce parti qui avaient tout fait pour le triomphe ne figurassent pas ou ne figurassent que comme secrétaires dans le gouvernement. ils se refusaient à reconnaître un pouvoir accouru de la Chambre des députés comme pour confisquer la dépouille sans avoir combattu ni conspiré. ils ne voyaient dans ce gouvernement descendu d'en haut, aucun des noms qu'ils avaient l'habitude de respecter dans les listes ou dans les conciliabules des conjurés contre la royauté. Ils y lisaient des noms suspects à leurs yeux d'origine aristocratique, de pacte avec la monarchie, de communauté d'idées ou d'intérêts avec la classe héréditaire de la société. De tous ces noms auxquels on leur commandait confiance, Dupont de l'Eure, Arago, Lamartine, Crémieux, Garnier-Pagès, Marie, un seul, celui de Ledru-Rollin, leur était familier et sympathique comme étant le nom

d'un orateur qui s'était proclamé républicain avant la république, et qui avait créé ou soufflé dans la *Réforme* le foyer des principes démocratiques les plus brûlants. mais où était Louis Blanc? le publiciste des dogmes prestigieux de l'association et du salaire? où était Albert, le combattant de ces dogmes? où était Flocon, l'homme d'action sans illusion mais sans peur, dont les mains noires de la poudre de tant de combats avaient été jugées dignes de vaincre et n'étaient pas jugées dignes de gouverner?

Telles étaient les plaintes, les griefs, les murmures. telles furent bientôt les agitations qui travaillèrent les masses de combattants vociférants et ondoyants dans les étages inférieurs, sur la place, aux portes et dans les cours du palais.

Une prochaine explosion paraissait imminente. des hommes dévoués à la fois à l'ordre et au mouvement, chefs de combattants, journalistes accrédités, officiers municipaux, maires de Paris, élèves des écoles s'efforçant de la contenir et de la refouler. la multitude s'accumulait, reculait, se dissolvait à leur voix, puis frémissant de nouveau à la voix d'un autre tribun, reprenait ses désordres et ses élans. se répandait dans les étages supérieurs et dans les corridors en poussant des imprécations, en brisant les fenêtres, en forçant les portes, demandant à grands cris le gouvernement provisoire pour

le déposer ou le jeter hors du palais. Des prodiges de courage civil et de force physique furent faits pendant ces heures de confusion et de troubles pour résister aux bandes éparses d'insurgés, et pour les refouler en bas par la parole ou par l'obstacle que les poitrines du petit nombre de défenseurs du gouvernement provisoire ne cessaient de leur opposer.

Lagrange, qui s'était installé au nom d'une délégation des combattants, gouverneur de l'Hôtel de Ville, indécis encore sur la nature du gouvernement qu'il reconnaîtrait et qu'il ferait respecter, errait le sabre à la main, deux pistolets à la ceinture, parmi les flots de cette multitude. elle reconnaissait en lui l'image de ses longues souffrances, de son triomphe et de son exaltation. le feu du courage dans les yeux, le désordre de la pensée générale dans sa chevelure, le geste immense, la voix creuse, il haranguait les foules qui se pressaient autour de lui comme autour d'une apparition des cachots dans toutes ses allocutions à la fois fougueuses et pacifiantes, il commandait plutôt la temporisation et la trêve du peuple qu'il ne recommandait la déférence au nouveau pouvoir. on voyait qu'hésitant lui-même, et fort d'un autre mandat, il tardait à se subordonner complètement; prêt à faire composer le gouvernement plutôt qu'à lui obéir. Néanmoins ses discours respiraient, comme ses traits, le sentiment d'ardente charité pour les com-

battants, de pitié pour les blessés, d'horreur du sang, de réconciliation entre les classes, espèce d'apôtre de paix l'arme à la main. Tel dans cette nuit apparaissait gesticulait et haranguait Lagrange.

Flocon allant et venant sans cesse de l'action au discours et du discours à l'action, faisait de généreux efforts pour calmer ces soupçons, ces fureurs. indifférent à la part de gouvernement qui reviendrait à son parti personnel pourvu que la république triomphât. son stoïque sang-froid dans le tumulte ne laissait jamais ni son coup d'œil, ni sa pensée, ni sa parole dévier du but. Sa voix de fer avait les notes métalliques de la crosse de fusil résonnant sur les dalles. sa pâleur virile, la concentration de ses traits, le port de sa tête qu'il secouait, ses relations avec les plus intrépides soldats de la révolution qui l'avaient connu au feu, ses vêtements ouverts, déchirés, tachés de fumée de poudre, donnaient un souverain ascendant à ses conseils. Mais déjà épuisé par trois jours et trois nuits de veilles, de combat, de maladie, sa voix ne portait pas aussi loin que sa volonté.

Louis Blanc, suivi d'Albert, circulait et pérorait aussi dans ces groupes. Son nom était alors immensément populaire. il réunissait sur lui le double prestige du parti politique extrême que lui donnaient ses relations avec la *Réforme* et de ses doctrines socialistes sur l'association. Ces théories fanatisaient

les ouvriers par des perspectives qu'ils croyaient tenir enfin à la pointe de leurs baïonnettes.

Albert suivait Louis Blanc. ouvrier lui-même, il était muet derrière son maître. mais sa figure convaincue, son visage pâle, ses gestes saccadés, ses lèvres palpitantes, exprimaient fortement le fanatisme obstiné pour l'inconnu. Sans parler, il était un conducteur de cette électricité morale dont Louis Blanc voulait charger le peuple pour foudroyer les vieilles conditions du travail.

Louis Blanc et ses amis ne prêchaient ni colère ni sang à ce peuple. leurs doctrines et leurs paroles étaient dans leurs bouches des doctrines et des paroles de paix. Louis Blanc s'efforçait avec une éloquence pleine d'images mais froide au foyer comme toute éloquence d'idée, de désarmer les bras en éblouissant les imaginations. il insinuait seulement au peuple de prendre ses gages dans le gouvernement en y introduisant ses amis. il se désignait lui-même. il montrait Albert. il était admiré, applaudi plus qu'obéi. sa petite taille l'engloutissait dans la foule. le peuple s'étonnait de cette forte voix et de ces grands gestes sortant d'un si faible corps. La multitude, par un irrésistible instinct, confond toujours la force et la grandeur du caractère et des idées avec la stature de l'orateur. Les apôtres peuvent être grêles, les tribuns doivent frapper le regard par la masse, et dominer du front la place

publique. Le peuple sensuel mesure les hommes par les yeux. Le désordre croissait, l'insurrection s'aggravait.

XVI.

Plusieurs fois elle était venue frapper aux portes du réduit où le gouvernement provisoire siégeait, menaçant de le précipiter et refusant toute obéissance à ses décrets. Crémieux d'abord, Marie ensuite, étaient parvenus à force de fermeté mêlée d'habiles supplications à faire refluer ces bandes jusque dans les cours du palais. ils avaient reconquis l'autorité morale au gouvernement. Sept fois depuis la nuit tombante, Lamartine avait quitté la plume pour s'élancer suivi de quelques fidèles citoyens dans les corridors, sur les paliers, jusque sur les marches de l'Hôtel de Ville pour demander à ces masses désordonnées l'obéissance ou la mort. Chaque fois accueilli d'abord par des imprécations et des murmures, il avait fini par écarter à droite et à gauche les sabres, les poignards, les baïonnettes, brandis par des mains ivres et égarées, par s'improviser une tribune d'une fenêtre, d'une balustrade, d'une marche des degrés, et par faire incliner les armes, taire les cris, éclater les applaudissements, couler les larmes d'enthousiasme et de raison.

La dernière fois, un mot heureux de sang-froid

et d'audace qui contenait un reproche dans une plaisanterie, l'avait sauvé. une masse irritée couvrait les marches de l'Hôtel de Ville. des coups de fusil contre les fenêtres menaçaient d'exterminer les faibles postes des volontaires qui s'opposaient à cette invasion nouvelle dont le palais allait être encombré jusqu'à l'étouffement. Toutes les voix étaient éteintes, tous les bras lassés, toutes les supplications perdues. on vient chercher Lamartine, il sort encore. il arrive sur le palier du premier étage là quelques gardes nationaux, quelques élèves de l'École polytechnique et quelques intrépides citoyens luttent corps à corps avec les envahisseurs. A son nom, à son aspect, la lutte cesse un instant; la foule s'ouvre. Lamartine voit les marches du grand escalier couvertes à droite et à gauche de combattants qui forment une haie d'acier jusques dans les cours et sur la place. les uns amis et respectueux le couvrant de serremments de mains et de bénédictions; le plus grand nombre irrités, ombrageux, au front chargé de doutes au regard plein de soupçons, aux gestes menaçants, aux demi-mots acerbes: il feint de ne pas voir ces signes de colère. il descend jusqu'au niveau de la grande cour intérieure où l'on a déposé des cadavres et où s'agite une forêt de fer sur les têtes de milliers d'hommes armés. là un escalier plus large descend à gauche vers la grande porte d'Henri IV qui ouvre

sur la place de Grève et où le peuple s'engouffre à moitié. c'est ici que le flot de l'invasion qui se rencontre avec le flot des défenseurs produit le plus de confusion, de tumulte et de cris. « Lamartine est un traître! — n'écoutez pas Lamartine! — à bas l'en-dormeur! — à la lanterne les traîtres! — la tête, la tête de Lamartine! s'écrient quelques forcenés dont il coudoie les armes en passant. » Lamartine s'arrête un moment sur la marche du premier degré, et regardant d'un œil assuré et avec un sourire légèrement sarcastique, mais nullement provocant les vociférateurs: « Ma tête, citoyens? leur dit-il, plutôt à Dieu que vous l'eussiez tous en ce moment sur vos épaules! vous seriez plus calmes et plus sages, et l'œuvre de votre révolution se ferait mieux! » A ces mots, les imprécations se changent en éclats de rire, les menaces de mort en serremments de mains. Lamartine écarte avec vigueur un des chefs qui s'oppose à ce qu'il aille parler au peuple sur la place: « Nous savons que tu es brave et honnête, lui dit ce jeune homme, à la figure délirante, au geste tragique, mais tu n'es pas fait pour te mesurer avec le peuple! tu endormirais sa victoire; tu n'es qu'une lyre! va chanter! » — « Laisse-moi, lui répond Lamartine, sans s'irriter de ses apostrophes, le peuple a ma tête en gage; si je le trahis, je me trahis le premier. tu vas voir si j'ai l'âme d'un

« poète ou celle d'un citoyen. » Et dégageant violemment le collet de son habit des mains qui le retiennent, il descend, il harangue le peuple sur la place, il le ramène à la raison, il l'enlève à l'enthousiasme. Les applaudissements de la place résonnent jusque sous les voûtes du palais; ces bravos de dix mille voix intimident les insurgés du dedans. ils comprennent que le peuple est pour Lamartine. Lamartine rentre et remonte applaudi et étouffé d'embrassements par ces mêmes hommes qui demandaient sa tête en descendant.

XVII.

Mais pendant que l'agitation s'apaisait d'un côté de l'Hôtel de Ville, elle fermentait de l'autre. A peine Lamartine était-il rentré dans le cabinet du conseil qu'un nouvel orage éclate, et qu'un assaut plus terrible que les précédents menace d'emporter le gouvernement.

Après avoir ondoyé longtemps çà et là de cours en cours, de place en place, de tribune en tribune, la foule cherchant un lieu pour délibérer avait fini par s'accumuler dans l'immense salle Saint-Jean, espèce de forum commun pour les grands rassemblements de la capitale, et dans la salle du conseil disposée pour les solennelles délibérations.

Là, sur une estrade érigée en tribune, à la clarté

des lampes et de lustres allumés comme dans le théâtre d'un drame réel, les orateurs se succédaient et se dépassaient en violences, les uns les autres. ils agitaient la question du choix d'un gouvernement. « Qui sont ces hommes inconnus du « peuple qui se glissent du sein d'une Chambre vaincue à la tête du peuple vainqueur? où sont leurs « titres? leurs blessures? quels noms montrent leurs « mains? sont-elles noires de poudre comme les « nôtres? sont-elles gercées par le manche des outils « de travail comme les vôtres, braves ouvriers? De « quel droit font-ils des décrets? au nom de quel « principe, de quel gouvernement les promulguent-ils? sont-ils républicains? et de quelle espèce de « république? sont-ils des complices masqués de la « monarchie introduits par elle dans nos rangs pour « amortir nos justes vengeances, et pour nous ramener séduits et enchaînés au joug de leur société marâtre? Renvoyons ces hommes à leur « origine, ils portent d'autres vêtements que les « nôtres. ils parlent une autre langue. ils ont « d'autres mœurs. l'uniforme du peuple ce sont ces « vestes de travail ou ces haillons de misère. c'est « parmi nous que nous devons choisir nos chefs. « Allons chasser ceux que la surprise et la perfidie « peut-être nous ont donnés. »

D'autres plus modérés et en plus grand nombre disaient : « Écoutons-les avant de les juger et de les